

La pituite

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 33

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187797>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sable, ce n'est pas à M. Victor Hugo, mais à votre administration que je demanderai compte de cette erreur.

J'ai l'honneur de vous saluer. Cette affaire ne me regarde plus désormais, elle regarde mon avoué.

M. Vincent Hugo s'était éloigné, laissant le chef de bureau plongé dans la stupeur et la désolation. Et ce qu'il y a de plus joli, c'est que, passant subitement de l'adoration au mépris, le plumitif accusait maintenant à grands cris le poète d'être le seul auteur du mal.

— Comprend-on ? hurlait-il, comprend-on ce Victor Hugo ?... Ces tafias ne sont pas à lui, et il les prend !...

— Il les prend, parce que vous lui écrivez qu'il ait à les prendre ! fit mon fils.

— Je lui écris ! je lui écris !... Il devait bien savoir qu'il n'attendait pas quatre mille cinq cents litres de rhum de la Martinique !... Par conséquent, il ne devait pas les recevoir !

— Pourquoi donc ? On reçoit souvent des choses qu'on n'attend pas. Evidemment, Victor Hugo a cru à un cadeau !

— Un cadeau de douze barriques ! Comme c'est vraisemblable !

— En tout cas, ce cadeau avait ses charges, Victor Hugo a payé les droits de trois fûts qu'il a retirés.

— Les droits ! une centaine de francs par barrique ! La belle fichaise !... Et je vous demande un peu ce qu'il a pu faire d'un millier de litres de rhum en six mois, que diable !...

— Quant à cela, je ne vous le dirai pas.

— Mais il le dira, lui ! Il faudra bien qu'il le dise ! Et vous verrez qu'il sera condamné par les tribunaux à restituer ou à payer la marchandise qu'il a indûment acceptée !

— Quant à cela, je crois que vous vous abusez.

Le chef de bureau s'abusait en effet. Le procès dont M. Vincent Hugo avait menacé l'administration eut lieu, et, devant le tribunal de commerce, Victor Hugo ayant démontré sa parfaite bonne foi, c'est-à-dire qu'il avait vu, dans cette formidable expédition de rhum, un de ces présents plus ou moins magnifiques, plus ou moins extraordinaires que lui valait chaque jour l'admiration du monde entier pour son génie. Victor Hugo fut mis hors de cause, et la Compagnie de l'entrepôt des Marais condamnée seule à payer à M. Vincent Hugo les trois barriques détournées de leur destination.

— Mais enfin, répétait, à la suite de ce jugement, le malheureux chef de bureau, à qui la Compagnie avait sévèrement tapé sur les ongles, qu'est-ce qu'il a fait de mille à onze cents litres de tafia en six mois, ce Victor Hugo ?...

— Il l'a expliqué au tribunal : il les a échangés avec son marchand de vins contre du bordeaux et du bourgogne.

— Il les a échangés !... Alors ce n'est plus un poète que ce poète !... c'est un marchand !... un épiciériste !... On lui envoie un cadeau... il le présume, du moins... et il l'échange !...

Et se secouant avec dépit, comme un renard qui a laissé sa queue au piège, le plumitif terminait :

— C'est égal, on ne m'y reprendra plus à m'en-

gouer des grands hommes ! à les voir dans tout et partout :... Ça coûte trop cher !... »

Les *mèges* continuent à exploiter la bêtise humaine. Un campagnard s'est présenté l'autre jour chez l'un d'eux pour le consulter au sujet d'une maladie dont il souffre depuis longtemps. Le remède indiqué a eu un effet tel, qu'après deux jours d'application, le pauvre malade se trouvant dans un état pitoyable, a dû recourir aux soins d'un médecin, et que, de son côté, le charlatan sera sans doute appelé à rendre compte, devant qui de droit, d'un pareil mode de traitement.

C'est ainsi que, grâce à leur naïveté, tant de gens se laissent prendre par ces exploiters qui s'attribuent certains *don*s à l'aide desquels ils prétendent guérir tous les maux. Le mystère dont s'entourent ordinairement les *mèges*, est pour eux un puissant moyen de réussite, témoin cette aventure qui vient de se passer tout récemment à Paris et qui est des plus vraies.

Un mystérieux personnage s'était installé en plein faubourg Montmartre. On ne pénétrait chez lui qu'après des pourparlers infinis. Le nom qu'il portait était étrange, comme lui. A tous ses visiteurs, il recommandait le secret ; aussi son cabinet était-il assiégé du matin au soir.

Ses allures singulières finirent par attirer l'attention de la police. Un commissaire se présente chez lui et a la curiosité de lui demander ses diplômes. Il s'attendait à le voir pâlir et trembler.

Le praticien suspect sourit, ouvrit un tiroir de son bureau et montra des titres parfaitement authentiques.

— Maintenant que vous voici rassuré sur mon compte, monsieur le commissaire, dit-il, eh bien ! « ne me perdez pas ! » Si mes malades savaient que je suis un médecin pour de vrai, un simple docteur de la Faculté de Paris, je n'aurais plus personne !

La pituite.

Tout le monde sait que l'on vend actuellement de la poudre pour guérir la pituite, symptôme caractéristique de la gastrite chronique des buveurs, et dont ceux-ci souffrent surtout à jeun, à l'heure du réveil.

L'annonce de ce remède, dans un de nos journaux, nous a remis en mémoire ce petit incident dont nous avons été témoin, il y a quelques années, sur le bateau à vapeur : C'était le matin. Un des hommes de l'équipage, affligé de la maladie dont nous parlons, se promenait sur le pont lorsqu'il reconnut, parmi les passagers, un médecin de Genève. Désirant éviter une consultation, notre homme cherchait à lier conversation avec ce dernier, qui lui paraissait cependant d'un caractère assez froid. Il se promenait de long en large, toussant, crachant comme un malheureux. Arrivé en face du médecin, il s'écrie d'un air désespéré : « Et dire que jusqu'ici, personne n'a pu me guérir de cette maladie !... »

Le médecin réfléchit un instant et lui dit d'un ton brusque :

— Les poissons ne l'ont pas... la pituite!...

Mais laissons le côté plaisant pour citer ce que nous lisons dans une chronique médicale au sujet de ces buveurs de profession titubant dans nos rues; hallucinés qui voient courir des rats sur les draps de leur lit ou le long des murs; vieillards avant l'âge, dont les membres sont agités du delirium tremens :

« Si l'on pouvait arrêter un buveur dans ses excès; si l'on parvenait à faire remonter à cet homme la fatale pente de cet ignoble vice, les excès cessant, un bon régime étant suivi, ce serait la guérison à courte échéance. Mais *qui a bu, boira*, hélas! Dès lors la marche du mal sera presque toujours celle-ci : perte de l'appétit, amaigrissement progressif, rétraction de l'estomac, etc, etc. Vouloir combattre le mal par les eaux de table, les élixirs, le charbon, l'acide chlorhydrique, etc., c'est vouloir frapper l'eau de coups d'épée; car la cause de la gastrite des buveurs, ce sont les spiritueux incessamment versés dans l'estomac. Le seul traitement possible est donc un traitement moral : Arracher le buveur à sa funeste passion. En un mot, s'opposer aux ravages de l'alcoolisme, tel est le but élevé que doivent poursuivre ceux qui, par la plume, la parole, leur supériorité intellectuelle, ont quelque influence sur notre pauvre humanité. »

Cauquiès bambioulès.

Lo petit coutéran. — La fenna d'on brâvo père dè famille d'on veladzo dè pè la Couïta avâi bouébâ, et coumeint le n'étâi pas que tant bin, se n'homme lài allâ queri cauquiès remido; kâ vo sédè que l'est dâi rudès vouarbès po cliiâo pourrès fennès quand la sadze-fenna tràovè on gosse dein on tchou âo bin dein onna cudra.

Quand don l'homme eut demandâ à la pharmacie cein que voliâvè, l'apotiquière lài fe :

— « Ete on valottet âo bin onna demi-batze, et sè portè-te bin ? »

— « Oh câisi-vo ! repond lo père, l'est on bouébo estrâ; pâisè nâo livrès, sein la téta ! »

Lo brâvo coo qu'avâi met la carcasse dâo petiou dein lè z'ébalancès sè peinsâvè que la téta, que dépassâvè ein défrou dè l'assiéta, ne comptâvè pas.

Crotu et Grebolu. — Louis à Marc, qu'on lài desâi Crotu po cein que l'avâi la frimousse tot coumeint 'na potse à écoumâ, dévezâvè on dzo avoué Grèbolu qu'avâi assebin étâ grâlâ, quand lo père Diendien passâ decouté leu. Lo vollhiron couiênâ; mâ Diendien, que n'étâi jamâ eimprontâ po remotsi lè dzeins, avâi adé onna rubriqua presta, lào fe :

— Tot parâi voutrè fennès à vo dou ont dâo bounheu dè vo z'avâi quand s'ein vint lo bounan !

— Et porquîè ?

— Po cein qu'ein vo metteint lè dou et ein vo fa-saint eimbrassi, le sè pâovont passâ d'on fai po féré lè breçés.

On complimeint. — Dou lulus bévessont quartetta inseimblio à la pinta à Dzerardet, tot proutso dè l'écoula, et parait que y'ein avâi ion qu'avâi oquiè à reprodzi à l'autro, kâ lài fe :

— Eh bin ! vâi-tou : tè considâiro coumeint on boun'einfant et lo meillâo dè mè z'amis; mâ tot parâi t'és onna bourtiâ !

Coumeint on mèsourè diéro lài a d'on veladzo à ne n'autro.

— Diéro lài a-te du se à Mèzire ? demandâvè on étrandzi âo père Gavouillet, lo borélâi.

— Traî pipâ dè tabâ, se repond.

UN AMOUR MANCHOT.

IV

Germaine n'oubliait pas, malgré ses longs silences, l'absent qui ne semblait guère se souvenir ni de l'aieul ni de la petite-fille. Elle l'excusait; n'exposait-il pas chaque jour sa vie au hasard des batailles ?

Elle ne manquait jamais de prier pour lui. Le curé apportait très irrégulièrement la *Gazette de France*; elle y cherchait d'abord les nouvelles de la guerre, heureuse s'il était parlé de Royal-Champagne; le reste lui importait peu.

Après la reddition de Prague, Georges revint pour un temps en France; il écrivit alors; sa lettre pouvait se résumer dans la phrase légendaire du troupié : « Je me porte bien et j'espère que la présente vous trouvera de même. » Germaine pourtant en fut émue, et la lut au baron, qui ne parut pas y prendre le même intérêt. La lumière de sa vie, prête à s'éteindre, ne rayonnait plus au delà du front pur de Germaine.

Un jour la mort vint et le baron l'accueillit comme la couronne d'immortalité récompensant une existence noblement remplie. Pour Germaine, ce fut un vide immense. Les soins incessants que nécessitait le vieillard avaient pris pour elle toute la puissance d'une habitude. Elle avait quinze ans et se voyait seule au monde, seule dans ce château; elle sentit tout ce que ce mot *seule* avait de douloureux découragement.

Son isolement devait encore reporter sa pensée vers son cousin; elle songea à lui écrire le triste évènement; mais M. le curé s'étant offert, elle n'osa pas lui avouer son désir. D'ailleurs elle ne savait pas exactement où se trouvait Georges. On avait appris par un mot de lui que, deux mois plus tôt, le 10 mai, il s'était trouvé à la bataille de Fontenoy et qu'il était entré à Gand. Les communications étaient si lentes, qu'elle se demandait où et quand lui parviendrait la nouvelle de la mort de leur grand-père. Le curé pensa que le mieux serait d'adresser la lettre au ministère de la guerre, et la lettre attendait depuis huit jours au presbytère qu'un marchand de moutons la portât à Feurs en conduisant ses bêtes au marché, lorsqu'un commissionnaire imprévu se présenta chez M. le curé. C'était le notaire royal du baillage qui venait le prier de l'accompagner au château, afin qu'il communiquât à Mlle Germaine de Luzac les dernières dispositions du baron.

On eut peine à faire comprendre à la jeune fille que le testament était un ordre auquel sa minorité ne lui permettait pas de rien changer; elle héritait seule; le baron usait du droit de faire un aîné en faveur de la fille de son fils; elle pensa à son cousin; un codicille, il est vrai, portait *qu'elle pourrait*, si telle était sa volonté, disposer en faveur de Georges de Lavau d'une propriété dont la valeur n'excéderait pas 24 mille livres. Le baron pria aussi le notaire d'être le tuteur de la jeune fille et l'administrateur de ses biens. C'est lui qui, en cette double qualité, se chargea de prévenir Georges.

Ce ne fut qu'en octobre, après la bataille de Raucou, où il avait été blessé, que le jeune officier apprit la mort du baron et la très minime part d'héritage qui lui était faite. Pouvait-il, dans un premier moment de dépit, ne